

Copyright Isabelle Coulomb 2016
ISBN 979-10-227-4022-7

« La Communication Non Violente a transformé ma vie »

Témoignages

Dans ce livre, quatre personnes sont venues témoigner de leur façon de vivre au quotidien la Communication Non Violente (CNV).

Chacune avec ses mots, sa sensibilité, raconte en toute simplicité et authenticité à quoi elle s'est heurtée, et quelles ressources la CNV lui a permis de mobiliser.

Il ne s'agit pas ici d'expliquer le processus de la CNV. De nombreux livres le font déjà à merveille, et nous vous invitons à les consulter si ces récits vous donnent envie d'en savoir plus.

Beaucoup de violence s'exprime actuellement dans notre société.

Une des réponses n'est-elle pas dans la prise de conscience que, chacun à notre toute petite échelle, nous pouvons, dans nos actes quotidiens, contribuer à ce que le monde soit plus en paix ?

Mille mercis à Laurence, Sarah, Alice et Fleur qui nous ouvrent leur monde intérieur pour nous montrer comment leur vie s'est transformée.

Un immense merci aussi à Annie, formatrice et médiatrice CNV, qui apporte son regard sur la CNV façonné de son expérience considérable de dix-huit ans de pratique.

Nos schémas, nos conditionnements nous ont amenés là où nous en sommes. Pouvons-nous prendre en main notre pouvoir d'être humain à nous changer nous-mêmes ? Pouvons-nous nous relier les uns aux autres avec plus de compréhension de nos besoins fondamentaux ?

C'est cet élan qui a donné le jour à ce livre : oui, nous le pouvons, certains d'entre nous le font déjà !

Isabelle
Juin 2016

« Oui, ma vie a changé lorsque j'ai rencontré la CNV. J'étais dans un tunnel dont je ne trouvais pas la sortie.

La CNV m'a d'abord enseigné que j'étais capable de réfléchir par moi-même et prendre des décisions... »

Laurence

« Vie de couple, relations avec mes enfants, et puis avec moi-même... la CNV a été et est toujours comme une lanterne sur ma route, qui me permet de voir plus loin, de décoller mes yeux du sol pour voir les autres, les paysages, et plonger au coeur de moi-même avant tout...»

Fleur

« Je m'appelle Alice, je suis enseignante, mariée et mère de famille.

La CNV a changé ma vie et je pourrais peut être en témoigner ? »

Alice

« Je m'appelle Sarah. J'ai fait un chemin réjouissant avec la CNV depuis plusieurs années. Elle a été un outil de guérison. Je serais heureuse de me rendre disponible pour en témoigner. »

Sarah

Laurence

Ouvrir des portes

Je m'appelle Laurence.

J'ai quarante-sept ans. J'ai deux enfants. L'un de dix-huit ans, l'autre de quinze ans et demi.

Ce que j'aime dans la vie, c'est ...ma vie, mes enfants, mon mari, pratiquer la CNV et apprendre des choses.

J'aime mes engagements. J'aime chanter, même si je n'ai pas encore trouvé la chorale qui me convient.

J'aime ma famille, mes frères et sœurs, j'adore quand on se retrouve. J'aime la campagne, le soleil...

J'ai grandi à la campagne, puis je suis partie faire mes études « à la ville ». J'avais choisi la biologie. Comme cela me plaisait, et que j'appréciais la fac,

j'y suis restée le plus longtemps possible, jusqu'au DESS, que l'on appelle aujourd'hui Master.

J'avais vingt-trois ans quand j'ai rencontré Ahmed. Ce qui m'a attiré chez lui ? Son ouverture d'esprit. Le fait qu'il était bénévole dans un camp organisé par l'aumônerie. Ses origines marocaines, qui avaient pour moi un parfum d'ailleurs, l'attrait d'une rencontre avec une culture différente.

Avec du recul, je crois que ce qui caractérise ma vie de cette époque, c'est le fait d'être bien remplie : il y avait toutes les activités autour de l'aumônerie, mais aussi l'engagement auprès d'ATD quart monde, il y avait également mes études, il y avait mes amis, ma famille...

Je ne construisais rien, je laissais venir. J'étais dans l'action, dans une forme de remplissage du temps qui me convenait, m'apportait des satisfactions et me donnait l'impression d'avancer.

La rencontre avec Ahmed, l'attirance vers cet homme aux racines qui m'étaient étrangères, c'était comme une porte qui s'ouvrait vers d'autres possibles.

Il était doux, je lui plaisais aussi.

Cet été-là s'est placé sous le signe de la découverte, de l'amour naissant, de la décision de vivre ensemble.

Quand il me prenait dans ses bras, je me sentais en communion avec tout ce que je n'étais pas, tout ce que je ne connaissais pas et que j'avais soif d'apprendre. Sa culture, sa religion, son mode de

vie, ses origines, sa famille, tout m'intéressait, m'attirait. Et notre amour était là, trait d'union entre deux mondes, pour montrer à tous que c'était possible.

Mes parents n'ont pas accueilli cette relation avec joie.

« Ta vie sera difficile », m'a dit ma mère. Et quand j'essayais d'en parler, elle se mettait à pleurer, ou changeait de sujet.

Elle ne comprenait pas. Je savais bien qu'elle et mon père avaient peur pour moi, qu'ils me voulaient heureuse et c'est tout. Mais moi, ce que je voyais, c'est qu'ils ne me comprenaient pas. Qu'ils ne voyaient pas cet élan d'aller vers autre chose, de m'ouvrir à l'inconnu, qui me caractérisait.

A ce moment-là, je ne savais encore pas à quel point il est important de se soucier de ses émotions et de ses besoins. J'étais triste de la réaction de mes parents, mais cette tristesse arrivait à peine à ma conscience. Ma réaction spontanée était de réagir par l'opposition. Tout ce que je savais, c'est que je voulais vivre avec Ahmed.

Nous avons commencé par habiter dans une grande maison pleine de monde.

Elle appartenait à un monsieur qui avait perdu récemment sa femme, et qui, pour sentir la vie autour de lui, louait ses chambres. Une dizaine de

locataires, étudiants et jeunes travailleurs, cohabitaient ainsi sous son toit. Il y avait notamment un pasteur coréen, un étudiant allemand, et un peu après nous sont arrivés deux jeunes tchèques qui sont restés six mois.

J'adorais cette ambiance.

On faisait les courses tous ensemble, on mangeait tous ensemble, on sortait, on parlait beaucoup, c'était riche en échanges et en partages.

Quand je pense à cette année 1991, je vois beaucoup d'animation, j'entends des rires et d'interminables discussions, je me perçois légère, pleine de vie, confiante en l'avenir.

Ahmed et moi n'étions pratiquement jamais seuls, sauf pour dormir. On ne peut pas dire que c'était vraiment une vie de couple.

Nous avons tous les deux commencé à travailler et à gagner notre vie correctement.

Au bout d'une année environ de cette vie, nous avons décidé de prendre une location, et avons aménagé dans notre première maison.

Quelques années sont passées.

Ahmed partageait mon engagement auprès d'ATD quart monde. Le samedi après-midi, nous allions ensemble dans un quartier défavorisé animer la bibliothèque de rue avec nos amis Nadège et

François. C'était nos meilleurs amis. Nadège avait un don pour faire parler les autres, et avec elle, tous les sujets pouvaient être abordés. Quand cela n'allait pas, elle avait toujours le mot qu'il fallait, l'idée qui fait avancer les choses. Bien souvent, après la bibliothèque de rue, nous mangions ensemble, puis allions chez les uns, chez les autres, à moins que nous partions voir une exposition, un film...

Par ailleurs, nous nous étions investis également dans un cercle de réflexion islamo-chrétien. J'adorais me rendre à ces rencontres. Le sens même de ma relation avec Ahmed s'y trouvait : s'enrichir mutuellement, se comprendre mieux, réfléchir ensemble.

Les discussions étaient animées par un prêtre catholique qui connaissait très bien le Coran. Il avait une très grande culture et lisait l'arabe dans le texte.

Son apport était d'une grande richesse et d'une tolérance jamais en défaut.

Pour moi qui avais été élevée dans des valeurs chrétiennes, je pouvais d'un côté les retrouver dans une autre religion et d'un autre, ouvrir mon esprit à d'autres façons de voir la vie, de vivre la foi.

La religion chrétienne a toujours été présente dans ma vie. Aussi loin que je me souviens, elle a toujours été là, de l'église où nous emmenaient nos parents, aux multiples activités de l'aumônerie dans

lesquelles je m'investissais depuis mon adolescence.

Elle m'offrait un espace de relations humaines et de partage de valeurs.

C'est en vivant en couple que je me suis rendu compte que j'avais des principes que je remettais difficilement en cause. « C'est comme ça et c'est tout ! ». Et c'est Nadège qui, avec sa finesse habituelle, me les faisait remarquer. Elle m'a beaucoup apporté et m'a fait cheminer.

Ainsi, durant cette période où je mettais toute mon énergie à construire notre vie à deux, j'apprenais aussi à me déconstruire en remettant en cause mes principes de vie. Et cette démarche me paraissait riche de sens. Dans ma soif de m'ouvrir à autre chose, je sentais bien qu'il fallait que je lâche certaines certitudes.

Alors j'appliquais tels quels des conseils venus d'autres personnes, d'autres expériences, d'autres contextes. Je pensais bien faire. Quelque part au fond de moi, je sentais bien que cela clochait - mais j'essayais...

Le chemin continuait d'être tracé clairement devant moi.

Ahmed et moi avons décidé de nous marier, et d'avoir des enfants.

Il voulait que nous soyons mariés avant de me présenter à sa famille qui vivait au Maroc et que je ne connaissais toujours pas au bout de trois ans de vie commune.

Mes parents n'étaient pas favorables à ce mariage. Pas par racisme. Plutôt parce que cela les inquiétait, leur procurait un malaise, ne faisait pas partie de leur vision des choses, de leurs aspirations. Ils n'avaient toujours pas accepté cette relation.

Nous nous sommes mariés à la mairie en avril 1994. Je n'ai pas spécialement de souvenir de cette cérémonie, que nous avions voulue en comité plutôt restreint.

Nous sommes ensuite partis au Maroc, et j'ai fait connaissance avec ma belle-famille.

En septembre de la même année, nous avons organisé une cérémonie islamo-chrétienne, avec notre ami prêtre. Mes parents ne tenant pas à ce qu'elle se passe dans leur village, j'ai trouvé un autre village.

Cette cérémonie revêtait énormément d'importance pour moi, car je voulais que ma relation avec un musulman soit officielle aux yeux de tous. Je voulais que cela se sache. C'était une façon d'affirmer mes choix.

J'ai essayé d'impliquer ma mère dans les préparatifs, mais elle n'est pas venue. Sans rien dire, selon sa façon de faire habituelle. Cela m'a peinée.

La réaction de rejet de mes parents me laissait un goût amer et me rendait combative. C'était ma vie. J'en faisais ce que je voulais, non ?

Ils étaient là le jour du mariage.

Présents sans être vraiment consentants. Présents pour manifester leur place de parents, leur affection pour leur fille, mais absents à mes projets, à mes espoirs pour l'avenir.

J'avais vingt-six ans.

Je travaillais depuis plus de deux ans, avais décroché un poste intéressant, mais exigeant, de responsable qualité. J'avais un directeur très strict qui attendait beaucoup de moi.

Ahmed ne venait plus avec moi animer la bibliothèque de rue. Il ne me disait pas pourquoi, mais je sentais qu'il se détournait de certaines de nos habitudes. Souvent, au moment où je partais pour m'y rendre, il avait subitement quelque chose à me dire, à me proposer, semblait souhaiter que je reste.

Je continuais cependant à honorer mon engagement, non sans regretter de ne plus partager cela avec lui. Nadège et François éclairaient toujours mes dimanches de leur affection, mais désormais, je rentrais directement à

la maison retrouver Ahmed. Finis les dîners improvisés avec les amis.

J'ai mis longtemps à me rendre compte que, sans dire un mot, Ahmed me faisait comprendre que ma place était à la maison. Il me retenait, me retardait, et j'ai fini par arriver systématiquement en retard. Plus que tout, je désirais vivre dans la paix et l'harmonie. Ce petit conflit larvé hebdomadaire me déplaisait. J'ai arrêté la bibliothèque de rue.

Pour autant, ma vie continuait d'être bien remplie, et puis, Johan est arrivé, en 1996.

Johan, mon amour de bébé. Le petit être qui a rempli mon ventre, et fait de moi une maman. C'était dans la suite logique de tout le reste, et c'était soudain si fort, si bouleversant...

Que de cadeaux la vie peut-elle faire ! Etre maman me donnait de la force, une grande force. Celle de continuer à travailler tout en assurant toutes les tâches ménagères et m'occuper du bébé. Il faut bien le dire, Ahmed ne s'occupait pas de tout cela. Parfois, il allait chercher Johan chez la nounou, là s'arrêtait son investissement.

Je ne lui demandais rien. En mon for intérieur, je l'excusais de ne pas m'aider, car je savais que dans sa culture, les hommes ne s'occupent pas des

taches ménagères. C'est comme cela, c'est tout. Et d'ailleurs, j'avais l'habitude de m'occuper de tout.

Ahmed ne souhaitait plus aller dans ma famille. Il trouvait toujours des raisons pour me laisser y aller seule. Je le suppliais parfois de venir quand même. Même si mes parents n'approuvaient pas notre mariage, ils restaient mes parents, nous maintenions le contact et cela était très important pour moi. Je voulais que mon fils crée des liens avec ses grands-parents. Cela me semblait tellement précieux !

Nous continuions à fréquenter le cercle de réflexion islamo-chrétien. C'était désormais la seule activité que nous faisions ensemble, lui et moi. J'y tenais beaucoup.

Sans me l'avouer véritablement, je sentais bien qu'Ahmed était devenu plus distant. Je me sentais souvent seule et triste. Il partait de plus en plus de la maison, me laissant seule avec notre enfant des week-ends entiers. Il ne me disait pas où il allait, ni quand il rentrerait.

Ce comportement ne cadrait pas avec ma conception du couple et de la famille, mais je voulais à toute force m'adapter, accepter son mode de vie. Je me disais que dans la vie, il faut faire des efforts.

Alors, les efforts, je les faisais.

Nous ne parlions pas. Nous ne savions pas le faire. Avec d'autres, oui, la discussion était possible, mais tous les deux, nous n'abordions jamais les sujets qui constituaient notre vie. Nous n'avions pas de vrai dialogue.

Ahmed ne voulait pas de deuxième enfant. Moi si. Quand je me suis retrouvée enceinte, il n'a rien dit, rien manifesté, ni dans un sens ni dans un autre. Je pense qu'il était inconcevable pour lui de me demander d'avorter. Pourtant, il ne désirait pas cet enfant.

Pour moi, c'était la vie qui continuait. C'était faire entrer encore de l'amour à la maison, donner un petit frère à Johan. C'était dans l'ordre des choses. J'accueillais cette grossesse avec bonheur, le cœur plein d'amour pour ce petit être à venir. Cependant, l'attitude d'Ahmed avait commencé à m'atteindre dans mes profondeurs.

Je crois que j'étais un peu perdue.

Je naviguais dans la vie, suivais un chemin qui me semblait bien tracé, mais quelque chose ne fonctionnait pas.

Ahmed s'éloignait de moi, ne me manifestait plus d'attentions.

Pire, il avait parfois des attitudes presque agressives. Quand j'avais le malheur de lui demander où il allait, ou quand il allait rentrer, il se mettait en colère et commençait à crier après moi.

Comme si j'étais une méchante femme qui voulait contrôler sa vie.

Je ne savais pas quoi faire.

J'avais compris que je n'avais rien à dire, mais je n'en n'étais pas moins malheureuse.

Axel est arrivé dans ces circonstances, pauvre petit bonhomme.

Son père ne s'est pas du tout occupé de lui. Il s'est éloigné encore plus.

J'étais presque résignée. Je me disais que notre vie, c'était cela et qu'il fallait que je l'accepte.

Je donnais tout ce que je pouvais à mes enfants, je passais beaucoup de temps au travail, j'allais de l'avant, avec inquiétude, avec un malaise grandissant, mais que faire d'autre ?

Dans ma famille, les choses ont toujours été simples.

Mes parents étaient cultivateurs, et notre vie était marquée par les saisons, les intempéries, les tâches quotidiennes qui, en s'additionnant, deviennent l'ossature de la vie.

Notre vie était paisible. L'affection était là, même sans mots.

On n'échangeait pas beaucoup, mais les règles étaient claires. On savait ce qu'il fallait faire ou ne pas faire.

On allait à la messe le dimanche et cela comptait pour moi.

J'étais l'aînée de leurs enfants. J'avais un frère et trois petites sœur.

Une quatrième petite sœur, Nina, est née douze ans après moi.

J'avais quinze ans, elle en avait trois, quand elle a développé une leucémie foudroyante dont elle ne s'est pas remise. Elle est morte en janvier.

C'était la première fois que j'étais confrontée à la mort d'un proche.

Voir cette petite fille de trois ans, ma sœur, tomber ainsi malade, perdre sa joie, ses forces, dépérir de jour en jour et sentir la vie qui s'amenuisait en elle, jusqu'à ne tenir plus qu'à un fil, qui a cédé un jour sur un lit d'hôpital, c'était une douleur terrible, une faille qui s'ouvrait devant moi et me terrifiait, comme si tout ce qui faisait tenir mon univers pouvait disparaître sans sommation d'un instant à l'autre.

Mon adolescence, ce n'est pas que ce moment, mais c'est avant tout ce moment.

Ce silence qui s'est abattu sur nous, mes parents, mon frère, ma sœur, moi.

Avant, nous ne parlions de rien d'important, mais nous avions toujours une nouvelle à échanger, une information à partager.

Devant ce drame, nous étions muets. Chacun était muré dans sa souffrance, chacun essayait tant bien

que mal de se redresser, ne de pas flancher, de continuer à vivre.

Un silence insupportable à la gamine de quinze ans que j'étais.

De moi, montaient des cris de désespoir que je ne pouvais pas pousser.

Le jour de l'enterrement, une autre fille de mon âge, que je connaissais un peu seulement, m'a prise dans ses bras pour exprimer ses condoléances. Je me souviens de ce geste comme d'un fait extraordinaire, une marque de soutien comme personne d'autre n'a pu m'en donner. J'y repense souvent.

Je ne me souviens pas que quelqu'un d'autre m'ait prise dans ses bras à ce moment-là. Aucune épaule amicale n'a recueilli mes pleurs.

J'ai traversé seule ce passage difficile.

Mes parents, ma famille étaient là, mais la douleur, c'est toute seule qu'il fallait que je la surmonte.

Comment vivre avec la tristesse ? Comment apprivoiser la vie telle qu'elle est ?

Je crois sincèrement que de cette époque, puisque j'ai survécu, puisque j'ai réussi à continuer et à me construire, j'ai retiré une grande force.

Insidieusement, la vie avec Ahmed a continué à se dégrader.

Nous nous étions peu à peu coupés de nos amis communs, par manque de temps, de disponibilité, et aussi parce qu'Ahmed avait décidé de ne manger plus que de la viande halal. Je n'osais pas toujours le dire à ceux qui nous invitaient, je préférais décliner leurs invitations.

En réalité, il ne m'a jamais dit clairement qu'il avait pris cette décision. Il a commencé à refuser ce que je cuisinais, à déclarer que cela ne lui convenait pas. Il ne m'a pas demandé d'acheter de la viande halal. C'est moi, dans mon attention à tout ce qui pouvait rétablir l'harmonie entre nous, qui l'ai compris.

Je crois que j'avais une certaine habitude de ce comportement, car ma mère agissait ainsi : elle ne disait pas les choses, elle nous les faisait comprendre. J'étais donc entraînée à décoder.

Beaucoup de choses se sont passées comme cela avec Ahmed.

Il ne disait jamais directement ce qui n'allait pas. Il râlait, critiquait, partait, tempêtait, et moi, j'essuyais la vague, m'efforçais de comprendre, de changer ce qui n'allait pas.

Car c'est cela, au fond, qui me faisait avancer : trouver ce qui n'allait pas, afin de le changer. Je tenais sur cette idée : il faut que je change, que je trouve la solution pour que notre couple aille mieux. Je voulais rester avec lui. C'était un principe de vie.

J'avais fait ce choix, malgré l'avis de mes parents, il fallait assumer, il fallait trouver comment continuer.

Un été, alors que nos valises étaient prêtes pour partir au Maroc, il me dit à brûle pourpoint :

- « Tu ne pars pas avec moi. Les enfants non plus. Je pars seul. »

Et en effet, il n'avait pris des billets que pour lui.

J'avais bien senti que quelque chose n'allait pas, mais comment aurais-je pu me douter qu'il allait me faire cela ? Pour moi, on était une famille, on partait en vacances ensemble, c'était un principe que je n'avais jamais remis en cause.

Encore une fois, je me retrouvais en plein désarroi, triste, blessée, sans voix.

Axel avait alors dix-huit mois. Johan avait quatre ans.

Ils grandissaient dans cette ambiance délétère. Leur père ne s'occupait pas d'eux.

Quand je pense à eux, j'ai juste envie de pleurer. Comme il est difficile de dépasser la culpabilité que je ressens pour leur avoir fait vivre tout cela. Je ne sais pas ce qu'ils ont perçu, ressenti. Je sais seulement qu'ils n'ont pas eu la vie que j'aurais aimée pour eux.

Ahmed et moi fréquentions toujours le cercle islamo-chrétien. Là, nous côtoyions des couples mixtes, comme nous, qui cheminaient à leur façon. Nous avions de bonnes relations avec les uns et les

autres. Je crois que personne ne se rendait compte que notre relation devenait difficile.

Parmi ces couples, c'était la femme qui était chrétienne et l'homme musulman. Dans deux cas, je crois que les femmes s'étaient converties à l'islam, mais je n'en suis pas sûre, cela n'a jamais été dit.

En tout cas, cela faisait partie des thèmes discutés. Nous avons lu ensemble un très beau livre, sur le témoignage d'une femme qui s'était convertie à l'islam.

Ahmed, à un certain moment, m'a demandé si je voulais moi aussi me convertir.

Je crois que c'était très important pour lui. Peut-être ne supportait-il plus de vivre avec quelqu'un si différent de lui.

Je n'y avais pas vraiment réfléchi. Ma réaction a été spontanée, et m'a éclairée moi-même : je lui ai dit que si jamais je le faisais, cela viendrait de moi et pas de lui.

Cela m'a semblé clair et juste. Personne d'autre que moi ne pouvait prendre une telle décision. Et je n'avais pas pris cette décision.

Ce n'est pas ainsi qu'Ahmed a reçu la réponse. Il a semblé y voir une ouverture, et à partir de là, il revenait sans cesse sur le sujet :

-« Tu vas te convertir, tu vas te convertir ! »

Son insistance m'épuisait. Encore une fois je n'étais pas entendue, pas écoutée, pas respectée.

Je ne suis pas sûre, mais il me semble que la mort de son père, en 2004, a eu beaucoup d'influence sur le comportement d'Ahmed. Il est allé au Maroc pour l'enterrement, et à son retour, m'a tenu des propos étranges : il m'a raconté qu'à l'aéroport, il avait rencontré une femme et qu'il avait résisté à la séduction.. « Je suis pur, moi, je suis pur, je suis parfait, oui, je suis un être parfait ». Il me répétait cela sur un ton de défi, comme s'il voulait que je le contredise, ce que je me gardais bien de faire.

Perplexe, un peu déstabilisée par ces paroles et ne sachant comment réagir, je les ai mises sur le compte de la souffrance du décès de son père. Mais, quand j'y repense, je me rends compte qu'à partir de là, il ne s'est plus contenté de s'éloigner de moi : il a commencé à s'en prendre à moi.

Il a commencé à surveiller mes relations, à me poser des questions sur mes collègues masculins, comme s'il cherchait à prouver que je me comportais mal.

En 2005, quand j'ai entendu parler de la CNV pour la première fois, la vie était devenue infernale.

Ahmed avait des périodes pendant lesquelles il était très agressif : il me demandait cent fois par jour si j'avais déjà été attirée par un autre homme. Même la nuit, quand nous étions couchés, il me réveillait pour me poser la question.

Je me défendais. « Non, mais non, bien sûr que non ! »

Et en moi-même, je m'interrogeais : n'avais-je jamais été attirée par un homme ? Si, quand même, peut-être, une fois, ce beau brun rencontré au travail...ne l'avais-je pas trouvé beau ? Devais-je m'en repentir ? L'avouer ?

Tout cela tournait de façon absurde dans ma tête. Je savais bien que je n'avais jamais rien fait de mal. La fidélité était un principe pour moi, auquel je n'avais jamais même songé déroger. Mais alors pourquoi avais-je pu éprouver une attirance, même fugitive ?

Ahmed sentait mes doutes, m'envahissait de ses questions, je ne savais pas me défendre, je pleurais, il y voyait une forme d'aveu, je pleurais de plus belle. Et cela durait des jours, des nuits, des weeks-ends...

C'était horrible.

Parfois, il faisait sortir les enfants de la pièce pour qu'ils n'entendent pas, et se lançait dans de grands discours moralisateurs qui finissaient toujours en interrogatoire cruel et sans espoir.

Nous atteignions des paroxysmes quand, des nuits entières, il me réveillait à toute heure, allumant la lumière, pour reprendre ses questions. « Qui tu as connu ? Qui tu as connu ? Tu as été attirée par qui ? »

Et puis venait le moment où il se calmait, semblait regretter, vouloir se racheter.